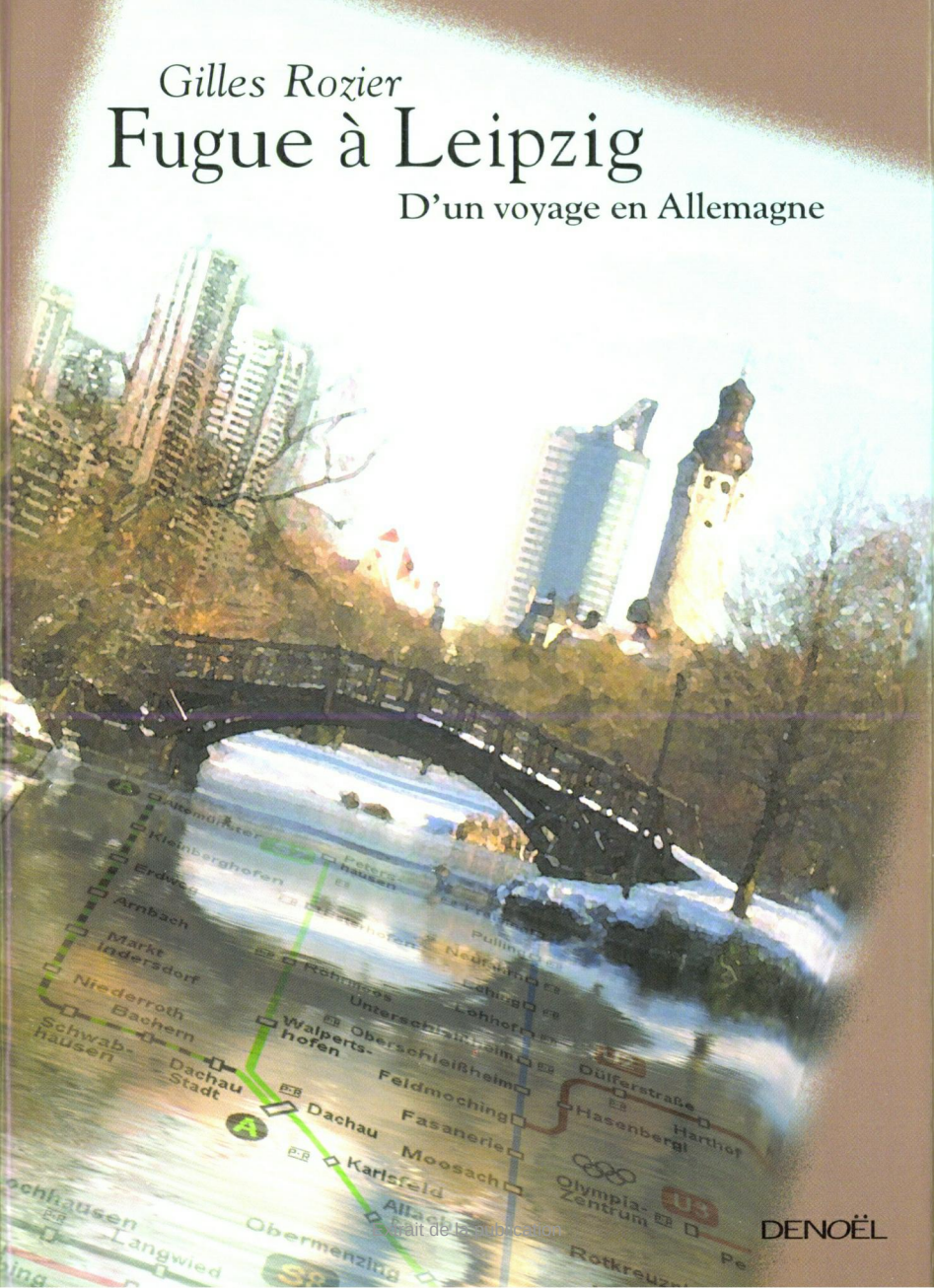
Gilles Rozier

Fugue à Leipzig

D'un voyage en Allemagne



DENOËL

Extrait de la publication

Fugue à Leipzig

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Par-delà les monts obscurs, 1999
Moïse fiction, 2001
Un amour sans résistance, 2003

Extrait de la publication

Gilles Rozier

Fugue à Leipzig

D'un voyage en Allemagne

récit

DENOËL

Extrait de la publication

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

www.denoel.fr

© 2005, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Pour Anne-Sophie, beau principe de réalité
et tant d'autres choses.
Pour Hella, Claudia et Renée.

Et mes remerciements à Jean Mattern.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mercredi 24 mars 2004

Me voici en Allemagne depuis deux jours. Mon éditeur allemand et les services culturels de l'ambassade de France ont organisé une tournée pour la présentation de la traduction de mon dernier roman, *Eine Liebe ohne Widerstand*. Je suis dans le train assez chic qui va de Bonn à Berlin. Le décor est moderne mais le style rétro : de ces wagons-restaurants dont on a perdu l'habitude en France, remplacés par de vulgaires buvettes emballées sous vide. J'ai commandé une bière, je préfère cette table solide, garnie d'une nappe, plutôt

Extrait de la publication

que la tablette étroite et branlante de ma place réservée. Le paysage défile, la campagne est plantée d'éoliennes, c'est fou ce que l'effort de l'Allemagne au profit des énergies renouvelables est voyant. Je ne suis pas certain d'avoir envie d'une France ainsi piquetée, je n'ai pourtant de passion ni pour le pétrole ni pour le nucléaire. Jusque-là, nous avions traversé une succession de villes, Cologne, Wuppertal, la ville natale d'Else Lasker-Schüler, Hagen. Je m'enfonce à grande vitesse dans l'Allemagne, à l'est toutes, je n'étais jamais allé plus loin que Francfort-sur-le-Main.

À Berlin, j'ai rendez-vous avec ma cousine Sarah, elle y passe une année, deux peut-être, son mari enseigne la philosophie à l'université américaine. Il est pour l'heure en Roumanie. Descendant des empereurs de Byzance, fils d'un opposant au communisme, il ourdit le projet de se présenter aux élections législatives dans son pays natal. Il est en Roumanie pour

Extrait de la publication

quelques semaines afin de préparer son avenir politique. Sarah se retrouve seule à Berlin avec son fils. Je passerai l'après-midi avec elle. À 19 heures, je suis invité à lire des passages de mon roman à l'Institut français, sur Kurfürstendamm, le Ku'damm comme ils disent. Le lendemain matin, je pars pour Leipzig, invité à la Foire du livre. Plusieurs émissions de radio sont programmées, je ne dois pas rater mon train, une fois dans ma vie je crois j'ai raté un train à cause d'un embouteillage, mais ce n'est pas mon genre. L'attachée de presse m'a donné le détail de mon programme qui doit être quelque part au fond de mon sac de voyage.

À Leipzig, je devrais retrouver Hella, la correspondante parisienne de l'éditeur allemand. Elle est née à Leipzig du temps de l'Allemagne de l'Est, un grand-père assassiné dans un camp de travail, autre genre de souffrance que celle qui m'est familière, la juive. Une autre douleur, mais si différente ?

Extrait de la publication

Nous arrivons à Bielefeld, je n'avais jamais entendu parler de cette ville. Bielefeld c'est-à-dire nulle part. Hbf. Gare principale.

Quand j'ai raconté à Hella que mon père nourrissait une passion pour Jean-Sébastien Bach, mon enfance bercée par le personnage et sa musique, elle m'a répondu Alors je sais où je vais t'amener à Leipzig : à l'église dont il était *Kantor*. Je pensais qu'il avait été *Kapellmeister*, un mot qui m'accompagne depuis l'enfance.

À Cologne, dans une librairie, j'ai lu devant une quarantaine de personnes des passages du roman, principalement en allemand, trois quarts d'heure, puis deux pages en français, pour l'exotisme. Je n'avais jamais lu publiquement en allemand, j'étais inquiet à cette idée, je me disais que j'accentuerais mal, l'éditeur avait pensé que je pourrais le faire, on me dit que j'ai un bon accent. J'aime cette langue et j'ai plaisir à la prononcer.

Il y a quelques mois, l'éditeur, Christian Döring avec un D, m'a demandé une notice

Extrait de la publication

biographique. J'ai envoyé un texte plutôt personnel, écrit pour cette occasion, je ne me voyais pas adresser un *curriculum vitae* ordinaire, nom prénom qualité.

Je suis né en 1963 à Grenoble. J'ai habité la région jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Une partie importante de ma famille y vit toujours. Les forêts de sapins, les cimes enneigées sont mes paysages originels. Quand je les revois, je ressens un mélange de bien-être et de malaise, c'est comme ça.

J'ai fait mes études à l'ESSEC, une grande école de gestion assez prestigieuse. Puis je suis parti faire ma coopération à Jérusalem, c'est-à-dire le service national français dans l'administration diplomatique. J'y étais gestionnaire d'un Institut chrétien d'études juives. J'y ai appris l'hébreu, j'ai commencé à apprendre le yiddish, c'était en 1984-86. Jérusalem est devenue un petit coin de moi-même, une ville folle où je me sens follement bien. Je n'y passe pas

tant de temps mais quand je m'y retrouve, je vis.

Quand je suis rentré de Jérusalem, j'ai cherché du travail, j'en ai trouvé, dans une banque, j'ai démissionné au bout de six mois. J'ai travaillé dans les services commerciaux du groupe Hachette. J'ai quitté Hachette au bout de six mois encore pour la centrale d'achat des Nouvelles Galeries, une chaîne de grands magasins rachetée en 1992 par les Galeries Lafayette. J'ai été acheteur du disque et de la vidéo, puis de la papeterie. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré ma future femme. Elle a été la première, entre autres multiples qualités, à me dire que je ne ferais pas ce métier toute ma vie, elle en était certaine. C'était comme un ballon d'oxygène, une bouffée de fraîcheur à un moment fragile de mon existence.

Pendant que je n'étais pas tout à fait moi-même dans ces métiers, je me suis passionné pour la langue yiddish, celle de mon grand-père Moyshe assassiné à Auschwitz, de ma grand-

mère Yokhved morte à Paris en 1942, de l'oncle Simon, de la tante Suzanne que j'ai bien connus. Je prenais des cours le soir, à l'université. À présent, je parle yiddish. J'ai désappris l'allemand pour apprendre la langue de Moyshe. Pourtant, je parlais bien celle de Goethe et de Goebbels. Mon grand-père paternel était professeur d'allemand, c'est une langue qui occupe une place prestigieuse dans ma famille. Quand j'étais adolescent, j'ai passé du temps chez des amis intimes de mon grand-père, Johannes und Annemie, lui était docteur en philosophie ou quelque chose de ce genre, ils habitaient Kirn an der Nahe une maison pleine de livres. Je me souviens de ces séjours comme de vrais moments de bonheur. Jusqu'au jour où un ami du vieux docteur, un ancien officier rapatrié de Prusse-Orientale, de retour d'un voyage en Israël, a dit son admiration pour ce pays qui lui rappelait tellement le IIIe Reich. Il me semble que je ne suis plus retourné en Allemagne ensuite, seulement un après-midi, j'étais à la

Extrait de la publication

frontière luxembourgeoise avec mon épouse, nous avons pris une voiture pour aller voir Johannes und Annemie. Ils sont morts quelques années plus tard, j'avais pris congé d'eux cet après-midi-là.

Je suis titulaire d'un doctorat de littérature yiddish, j'écris même un peu de poésie dans cette langue, et des romans en français, dans lesquels les personnages sont souvent entre deux langues, entre deux identités, entre bien-être et malaise, rarement droits, jamais raides, du moins j'espère.

Je suis directeur de la Maison de la culture yiddish, à Paris, qui abrite la bibliothèque Medem, la plus grande bibliothèque yiddish d'Europe. Quand je vais chercher des livres en yiddish chez les gens, des bibliothèques héritées de parents défunts que les enfants ne savent plus lire, j'y vais avec un appétit d'ogre, comme le Roi des Aulnes du beau roman de Michel Tournier. Je suis particulièrement ému quand je découvre des tampons dans les livres, des biblio-

Extrait de la publication

thèques privées ou associatives aux quatre coins du monde, Varsovie, Dantzig, Buenos Aires. Paris, Vienne, Bialystok. Bucarest, Berlin, Londres ou Chicago. Et parfois même « Camp d'internement français de Beaune-la-Rolande ».

J'ai deux enfants. Je leur ai dédicacé mon premier livre : « À Simon et Ezra, et qu'ils s'aiment et se le disent. »

J'ai écrit *Un amour sans résistance* sans penser qu'il pourrait avoir un quelconque impact sur le public allemand. Je n'avais pas espéré qu'il pût être traduit.

Un jour, on m'annonça qu'un éditeur allemand avait fait une offre pour acheter les droits, puis on me dit que le marché était conclu. Quelques semaines plus tard, Claudia Steinitz, la traductrice allemande, m'a écrit. Elle me posait quelques questions sur des phrases dont elle ne saisissait pas le sens. Elle m'a ensuite envoyé sa traduction par messa-

Extrait de la publication

gerie électronique pour que je la relise. Je l'ai reçue en deux morceaux, *Liebe ohne Widerstand 1 — 6* et *Liebe ohne Widerstand 6 — Ende*. La grand-mère de Claudia est française. Elle est venue étudier en Allemagne à la fin des années 20. Elle y a rencontré son grand-père, un Juif allemand, ils ont fui ensemble en 1933 vers la France, ont fait plus tard de la résistance, et sont partis au Mexique. Ils sont revenus en Allemagne après la guerre, à l'Est, communistes venus construire le socialisme. Concours de circonstances que cette femme ait été choisie pour ce texte ? Elle avait traduit, pour le même éditeur, *La Conversation amoureuse* de mon amie Alice Ferney, et le premier roman de Christophe Dufossé, paru chez Denoël.

Une nouvelle émotion fut la rencontre avec Hella, lors d'un pot organisé par Denoël au retour de la Foire de Francfort. La maison était dans l'euphorie des ventes à l'étranger

Extrait de la publication

d'*Un amour sans résistance* : sept pays avaient déjà acheté les droits, y compris les États-Unis pour fort cher. Quelques jours plus tard, j'ai revu Hella à un dîner. Nous étions assis côte à côte durant le repas, elle a commencé à me raconter son histoire, le grand-père disparu en camp de travail à l'arrivée des Soviétiques, secret gardé par ses parents jusqu'à la fin des années 80. Hella s'était alors rendu compte que tout l'entourage sauf sa sœur et elle, la famille, les voisins, les professeurs au lycée, connaissaient la vérité. Hella m'a raconté aussi son départ d'Allemagne de l'Est, huit mois avant la chute du Mur. Elle avait accompagné ses parents à l'Ouest pour l'anniversaire d'un oncle. Elle savait qu'elle ne retournerait pas à Leipzig après la fête mais ses parents l'ignoraient. Elle le leur a dit juste avant de repartir. Autre drame, qui s'est finalement bien terminé : par la chute du Mur.

Ce soir-là, Hella me demanda la notice biographique pour Dumont Verlag, c'était

Extrait de la publication

urgent. Je l'ai écrite le lendemain, j'ai réalisé plus tard, en discutant avec des journalistes ou avec la directrice de l'Institut franco-allemand de Bonn, en lisant des articles, que l'éditeur l'avait largement diffusée. Ma vie, mon être étaient soudain coupés en morceaux et jetés çà et là sur le sol allemand, mais j'avais pris ce risque, je ne ferai pas mine de me plaindre, peut-être l'avais-je désiré. Devrais-je procéder comme Isis avec les parcelles d'Osiris, parcourir la terre allemande pour récupérer mes propres morceaux et me reconstituer ? Je le fais à présent. Cologne-Bonn-Berlin-Leipzig, *fun mayrev a lek un fun mizrekh a shmek*, comme on dit en yiddish, un zeste d'Ouest, un reste d'Est.

Sur la jaquette de l'édition allemande, un passage de ma notice a été reproduit. « Zur Zeit spreche ich Jiddisch. Ich habe das Deutsche verlernt, um die Sprache von Moyshe, meines in Auschwitz ermordeten Großvaters, zu lernen. Dennoch spreche ich die Sprache von

Ce soir-là, Hella me demanda la notice biographique pour Dumont Verlag, c'était urgent. (...) Ma vie, mon être étaient soudain coupés en morceaux et jetés çà et là sur le sol allemand, mais j'avais pris ce risque, je ne ferai pas mine de me plaindre, peut-être l'avais-je désiré. Devrais-je procéder comme Isis avec les parcelles d'Osiris, parcourir la terre allemande pour récupérer mes propres morceaux et me reconstituer ? Je le fais à présent. Cologne-Bonn-Berlin-Leipzig, fun mayrev a lek un fun mizrekh a shmek, *comme on dit en yiddish, un zeste d'Ouest, un reste d'Est.*

En mars 2004, Gilles Rozier sillonne l'Allemagne à l'occasion de la parution en allemand de *Un amour sans résistance*, roman sur les liaisons dangereuses qu'entretiennent le yiddish et l'allemand. Journal de ce voyage, *Fugue à Leipzig* tourne autour de trois personnages de femmes qui ont grandi dans les Allemagnes d'après-guerre. Par-delà l'expérience de l'auteur, le texte peut être lu comme celui d'une génération et nous plonge au cœur de la réunification allemande qui s'est faite dans notre indifférence, des blessures du XXe siècle telles qu'elles commencent à se refermer.

Gilles Rozier a déjà publié chez Denoël *Par-delà les monts obscurs* (1999), *Moïse fiction* (2001) et *Un amour sans résistance* (2003), traduit dans douze pays.

DENOËL

B 25662.7 02.05
ISBN 2 207 25662.6
13 €

9 782207 256626

Illustration de couverture : Éric Scala, 2004

Extrait de la publication